

» abaissée; les chemins tortus deviendront droits et les raboteux » unis, et tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu. »

Alors la ville de Jérusalem, toute la Judée et tout le pays des environs du Jourdain venaient à lui, et, confessant chacun leurs péchés, ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain. Mais Jean voyant plusieurs des Pharisiens et des Sadducéens qui venaient à son baptême, il leur dit :

« Race de vipères ! qui vous a appris à fuir la colère qui » doit tomber sur vous ? Faites donc de dignes fruits de pénitence, et ne pensez pas à dire en vous-mêmes : Nous avons » Abraham pour père; car je vous déclare que Dieu peut » faire naître de ces pierres même des enfans à Abraham. — » La cognée est déjà à la racine des arbres : tout arbre donc » qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. »

Et le peuple demandant : « Que devons-nous donc faire ? »

Il leur répondit :

« Que celui qui a deux vêtemens en donne à celui qui n'en » a point, et que celui qui a de quoi manger donne à celui » qui a faim. »

Il y eut aussi des publicains qui vinrent à lui pour être baptisés, et qui lui dirent : « Maître, que faut-il que nous » fassions ? » Il leur répondit :

« N'exigez rien au-delà de ce qui vous a été ordonné. »

Les soldats aussi lui demandaient : « Et nous, que devons-nous faire ? » Il leur répondit :

« N'usez point de violence ni de fraude envers personne, » et contentez-vous de votre paie. »

Cependant le peuple était dans une grande suspension d'esprit, et tous pensaient en eux-mêmes si Jean ne serait point le Christ. Et les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : « Qui êtes-vous ? »

Il confessa qu'il n'était point le Christ. Ils lui demandèrent :

« Quoi donc ? êtes-vous Elie ? » Et il leur dit : « Je ne le suis » point. — Etes-vous prophète ? — Non. — Qui donc êtes- » vous ? lui dirent-ils ; que dites-vous de vous-même ? —

« Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez » droite la voie du Seigneur ! — Pourquoi donc baptisez-vous » si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète ? » Jean » leur répondit : Moi, je vous baptise dans l'eau pour vous » porter à la pénitence ; mais il y en a un au milieu de vous » que vous ne connaissez pas. C'est lui qui doit venir après » moi, qui m'a été préféré ; il est plus puissant que moi, et je » ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. » C'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le » feu ; il a son van dans la main, et nettoiera parfaitement » son aire ; il amassera le blé dans son grenier, mais il brûlera » la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais. »

Ainsi parlait saint Jean, et il disait encore beaucoup d'autres choses au peuple dans les exhortations qu'il leur faisait.

En prenant ces prédications pour sujet de son tableau, M. Champmartin n'a sans doute pas eu l'intention de représenter saint Jean armé de la rudesse que témoigne le récit précédent. On ne saurait appliquer à la pose tant soit peu gentilhomme de son homme du désert ces paroles plus que vigoureuses : « Race de vipères... La paille sera coupée et jetée au feu... ; non plus que les vertes réponses aux publicains et aux soldats. — Ce que nous voyons au tableau, c'est un homme qui semble s'écouter lui-même dans les vagues prédications d'avenir qui surgissent en son cœur, pendant qu'autour de lui des femmes et quelques pâtres ajoutent leurs propres rêveries aux élans mystiques de l'ardente imagination du saint.

Il est certainement permis d'envisager le précurseur sous cet aspect intime et dans cette voie moins austère.

Le caractère d'un précurseur est tout autre que celui d'un Apôtre. — L'Apôtre a vu de ses yeux, il a touché de ses mains, la lumière s'est manifestée à lui, il l'atteste et l'annonce. Plein d'une foi active, sa parole subjugue et entraîne. Sévère dans ses reproches, précis dans ses réponses,

il montre nettement le but ; il dit à ceux qui adorent le Dieu inconnu : « Venez ici ; ici est l'autel du vrai Dieu ; n'hésitez pas, ô gens de peu de foi ; douter est un danger, s'arrêter est un crime. »

Mais chez le précurseur la parole est moins positive ; homme de désir et non d'action, il a vu son siècle ; et plein de l'esprit saint il parle, il encourage ceux qui désirent comme lui. Il secoue de leur quiétude les consciences endormies ; et les consciences se réveillent ; elles n'osent plus se reposer sur la morale du siècle ; elles prêtent l'oreille aux discours du précurseur reconnaissant dans cette voix qui crie au désert, l'écho de leur propre voix intérieure qui parfois les faisait tressailler ; c'est comme une musique lointaine qui soulève les vibrations de leur âme ; mais rien ne se sent ni ne s'agit ; et si les cœurs battent plus vivement, les corps demeurent cependant au repos ; car l'homme qui parle n'est point la lumière ; il annonce seulement la lumière ; et d'ailleurs il le dit : « Un autre viendra après moi. »

Nous pensons donc que c'est particulièrement sous cette forme de rêveries que M. Champmartin a voulu peindre son précurseur ; et alors la plupart des reproches que l'on a adressés à la pensée de son tableau doivent être écartés ; on doit admirer le brillant de la peinture, la beauté des têtes et leurs physionomies harmonieuses, en critiquant toutefois la propriété de ce tableau trop exquise pour le désert. Pourquoi le groupe idéal, dont l'imagination du peintre a été saisie, rappelle-t-il autant les personnages de notre temps dont les portraits sont si bien ressortis ordinairement le bon goût et le bon ton du talent de M. Champmartin ?

HOTEL-DE-VILLE DE LOUVAIN.

(Voyez p. 57.)

Dans le temps où Louvain florissait et où sa population était si considérable, qu'à l'heure d'entrée ou de sortie dans les ateliers et les fabriques le beffroi avertissait les mères d'enfermer les petits enfans dans les maisons ; dans le temps où un seul corps de métiers, de drapiers, de tisserands, suffisait à résister à toute une armée, la susceptibilité populaire épiait incessamment les mouvemens de la féodalité, dont les forces commençaient à n'être plus égales ; et au milieu de ces inimitiés intestines l'Hôtel-de-Ville était, comme nous l'avons dit, la citadelle disputée dont la possession assurait la victoire.

Au printemps de l'année 1501, un marchand qui amenait des poissons à Louvain avait pris, dans un pâturage voisin de la grande route, un cheval et l'avait attelé à sa voiture : c'était une façon d'agir fort ordinaire chez les nobles de tous les pays, et cette fois un vilain se prévalait de leur exemple. Pierre Couterel, mayeur de Louvain, le fit arrêter et conduire devant le magistrat. Celui-ci, élu parmi les nobles, acquitta le marchand. Couterel refusa d'exécuter la sentence : les sept échevins, élus com me le magistrat, cassèrent le mayeur. Couterel rassembla alors le peuple sur la place, se répand en plaintes sur la dureté, l'orgueil et la tyrannie des nobles, sur l'injustice avec laquelle ils traitaient le peuple en s'exemptant de tous les impôts et en s'emparant de tous les emplois supérieurs. Les tisserands, les drapiers et autres artisans, animés par cette harangue, assiègent l'Hôtel-de-Ville, demandent une reddition exacte des comptes des revenus de la ville, et emprisonnent les nobles dans la citadelle. A la suite de ce mouvement, le peuple commença à acquérir quelque autorité, et dans un traité conclu le 19 octobre 1561, il fut décidé « que dorénavant les échevins seraient élus à la fois dans la noblesse et dans le peuple ; » savoir : 4 parmi la noblesse, 5 parmi le peuple ; et que 11 conseillers jurés seraient pris indistinctement dans les deux ordres, du nombre desquels on élirait deux bourgeois mestres pris dans les nobles. »

Vers le même temps, l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles fut le théâtre de mouvemens semblables : le peuple y obtint que la moitié de la magistrature serait choisie dans son ordre : il tenta même, mais sans succès et malgré l'énergique persistance des bouchers, de parvenir à l'exclusion absolue des nobles aux emplois.

Au mois de décembre 1579, un ancien bourgmestre de Louvain, nommé Gauthier de Leyde, tisserand de profession, fit un voyage à Bruxelles, et de nobles Louvanistes, qui s'y étaient réfugiés, l'attirèrent dans un guet-à-pens, et l'égorgeaient pendant la nuit.

A la nouvelle de cet assassinat, le peuple de Louvain prit les armes, s'empara de tous les nobles et les enferma dans l'Hôtel-de-Ville. La duchesse Jeanne gouvernait alors en l'absence du duc de Wenceslas (petit-fils de l'empereur Henri VII). Une députation lui fut envoyée pour obtenir justice de l'assassinat de Gauthier de Leyde. Jeanne hésita, différa la décision : les bourgeois mécontents résolurent de se faire justice eux-mêmes.

Le magistrat se rendit donc avec une troupe armée dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, et fit comparaître devant lui tous les nobles.

Au-dehors, sur la place, un homme du peuple appela chacun des nobles par son nom, et les archers qui étaient dans la salle, saisissant alors celui qu'on appelait, le jetaient par la fenêtre, au milieu de l'émeute, où il était sur-le-champ massacré. Il en périt dix-sept de cette manière. L'un d'eux, Jean Platvoet, s'était caché sous un banc, et un archer l'avait couvert de son manteau ; mais un jeune tisserand voyant luire la chaîne d'or, décoration ordinaire des chevaliers, le dénonça, et Jean Platvoet fut jeté sur la place avec l'archer qui avait voulu le sauver.

Le duc Wenceslas apprit à Paris ces événemens. Il revint à Bruxelles, et se prépara à tirer vengeance du soulèvement de Louvain ; mais la vérité est qu'il songeait surtout à tirer de l'argent de quelque manière que ce fût. Après maints débats, on arriva de part et d'autre à cette décision : 1° que les bourgeois, auteurs et complices de l'exécution des dix-sept nobles, seraient, au nombre de quatorze, relégués dans l'île de Chypre, et qu'il leur serait payé du trésor public une somme pour les frais du voyage ; 2° que les nobles, auteurs et complices de l'assassinat de Gauthier de Leyde, seraient, au nombre de neuf, condamnés au bannissement, et qu'il serait assigné, par forme de dédommagement, une somme aux parens de ceux qui avaient été tués.

Le traité ne répondit pas à l'attente des nobles ; ils soulèverent de nouveaux troubles à Louvain, qui entraînèrent une guerre civile de plus de deux années.

Les conséquences de toutes ces guerres intestines furent moins de commerce avec plus de liberté. Il fallait opter : les sentimens de la dignité et l'amour de l'indépendance l'emportèrent. La splendeur de la ville parut s'affaiblir beaucoup, mais c'était la splendeur née de la puissance et de la hiérarchie féodales, alliées à l'opulence de quelques maisons bourgeoises : on ne pouvait conserver les bénéfices de ce qu'on voulait détruire.

L'Hôtel-de-Ville que nous avons représenté n'est pas celui où se sont passés les événemens les plus importans de l'histoire de Louvain ; ce monument gothique, qui est, sans aucune contestation, le plus beau et le plus parfait entre tous ceux des Pays-Bas, a été construit au milieu du x^v^e siècle. On dirait une chaise pétrifiée et élevée à des proportions gigantesques par quelque enchantement : les sculptures en sont aussi fines, aussi délicates et multipliées que sur l'œuvre de l'orfèvre le plus habile et le plus patient. Plusieurs heures ne suffiraient pas pour voir toutes les figurines et toutes les scènes dont un seul de ses côtés est couvert. Grâce à de continuelles réparations, toutes les parties de l'édifice sont dans un état parfait de conservation.

L'Hôtel-de-Ville et la cathédrale Saint-Pierre ne sont sépa-

rés l'un de l'autre que par une place étroite, et c'est à la vue de ces deux monumens, contruits côte à côte, que la vérité des considérations de notre premier article est surtout frappante. — L'intérieur de la cathédrale est orné de peintures admirables dues au pinceau de Van Eyck, d'Hemelinck, etc. ; et son lutrin gigantesque où l'on voit à la base en ronde bosse et de grandeur naturelle, saint Paul et son cheval renversés, tandis que des anges voltigent autour des rameaux qui forment le couronnement du pupitre, est une des plus belles sculptures en bois qu'on soit parvenu à conserver jusqu'à nos jours.

LA MECQUE ET LE KEABÉ.

Les pèlerinages à la Mecque sont célèbres dans le monde : mais à ceux qui paraissent en parler le plus savamment, demandez quelle idée ils se forment du temple de la Mecque, et vous n'obtiendrez de la plupart d'entre eux que des idées trop vagues pour représenter à vos yeux la forme générale et les détails de l'édifice. On comprend aisément les causes de cette ignorance. La haine religieuse des Musulmans contre les images eût exposé à une mort certaine les voyageurs assez téméraires pour dessiner la plus sainte des mosquées. Aujourd'hui peut-être, nos artistes se rachetieraient à meilleur prix d'une telle impiété ; quoi qu'il en soit, nous ne connaissons encore d'autre plan général du temple de la Mecque que celui reproduit par notre gravure, et emprunté à la description de l'Arabie par Niebuhr. Nous avons dû conserver scrupuleusement le système naïf de la perspective, de peur, en cherchant des lignes plus agréables à la vue, de rendre plus obscures les dispositions de l'intérieur.

La Mecque est située au 21° 40' de latitude, 70° de longitude dans la province Hidjaz, en Arabie, au milieu d'une plaine environnée d'une chaîne de montagnes. Sa possession a été vivement disputée pendant une longue suite de siècles par toutes les dynasties qui se sont élevées du sein de l'islamisme. C'est dans l'année 925 de l'hégire (1517 après J.-C.) que les sultans ottomans, devenus maîtres de l'Egypte et revêtus en même temps de la suprématie spirituelle de l'islamisme, l'ont définitivement réunie à leurs vastes possessions de l'Orient.

Outre le nom de *Mekké* elle porte encore ceux de *Beled ul émin* (cité de sûreté), *Umm'ul coura* (mère des villes), dans tous les édiis et actes publics elle s'appelle *Mekké' i muherreméh* (Mecque la vénérable). — La Mecque n'a jamais été ni grande ni très peuplée ; le mur qui l'entourait anciennement s'est écroulé par suite des inondations ; les maisons en sont simples et sans recherche. On prétend qu'elle a été bâtie par le patriarche Abraham qui visitait l'Arabie avec ses fils Isaac et Ismaël. Il paraît certain qu'elle fut consacrée dans l'origine au culte de Jehovah, et qu'elle devint ensuite idolâtre jusqu'à l'avènement de Mahomet. Aujourd'hui toute son importance consiste dans le temple qu'elle renferme. C'est Sélim II qui en a commencé la construction en 979 (1571).

Au centre de la ville on voit une enceinte assez étendue, entourée de deux cents colonnes de bronze, toutes surmontées de riches coupoles (*goubbé*) ; six minarets s'élèvent à des distances inégales, et un septième couvre un petit édifice, placé hors de l'enceinte, mais contigu à l'un des murs. Cet ensemble de colonnes protège les pieux pèlerins contre la chaleur du jour ou les intempéries du ciel, et s'appelle *mesdjidi cherif* (mosquée illustre) ; elle diffère par sa structure des mosquées ordinaires. Dans l'enceinte où l'on est conduit par 49 portes, ou 59 selon Niebuhr, se trouvent quelques édifices destinés à différentes pratiques religieuses.

Le petit temple, que l'on nomme *keabé* à cause de sa

LES HOTELS-DE-VILLE.



Vue de l'Hotel-de-Ville de Louvain, bâti de 1448 à 1463.)

LE MAGASIN PITTORESQUE,

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE
MM. EURYALE CAZEAUX ET ÉDOUARD CHARTON.

TROISIÈME ANNÉE.

1835.

Prix du volume broché. . . . 5 fr. 50 cent
relié. 7

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

LIVRAISONS

ENVOYÉES SÉPARÉMENT TOUS LES SAMEDIS.

PARIS.

Prix :

POUR SIX MOIS. 3 f. 80 c.
POUR UN AN . . 7 f. 50 c.

DÉPARTEMENTS.

Franco par la poste.

POUR SIX MOIS. 4 f. 80 c.
POUR UN AN . . 9 f. 50 c.

LIVRAISONS

ENVOYÉES RÉUNIES UNE FOIS PAR MOIS.

PARIS.

Prix :

POUR SIX MOIS. 2 f. 60 c.
POUR UN AN . . 5 f. 20 c.

DÉPARTEMENTS

Franco par la poste.

POUR SIX MOIS 3 f. 60 c.
POUR UN AN . . 7 f. 20 c.

PARIS,

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,

RUE JACOB, N° 50,

PRÈS DE LA RUE DES PETITS-AUGUSTINS.